

# Éloge de la contemplation

Jean-François Delhom

Petite conférence donnée au musée de la fondation Opale à Lens dans le cadre du Festival du film vert, le 7 avril 2024.

Cette conférence succédait à un diaporama de photographies extraites de mon livre *Glace* (publié aux Éditions Favre en 2023).

Je tiens à remercier la fondation Opale et le Festival du film vert de m'avoir invité pour rendre hommage à nos glaciers.

Puisque nous sommes dans un centre d'art, mais aussi dans le cadre du Festival du film vert, j'ai envie de vous parler à la fois d'art et d'écologie. Et puisque ma pratique photographique est contemplative, j'ai envie de faire l'apologie de la contemplation en art comme dans notre rapport à la nature.

Le philosophe Jacques Ellul, grand penseur des dérives de la technique, fut à ce titre l'un des précurseurs de la pensée écologique en France. Il considérait l'attitude contemplative comme l'une des plus subversive de notre temps, subversive et donc incomprise, à contrecourant de nos idéologies dominantes qui réclament *en toute chose*, sens, fonction, rendement, performance.

Le sens, la fonction, le rendement, la performance, sont des mots d'ordres qui réduisent les choses et les vivants à leur valeur productive. Il s'agit là d'un oubli de l'être, pour parler comme Heidegger. La vertu de l'attitude contemplative, c'est de nous permettre un retour à l'être, c'est à dire une considération pour ce qui nous fait face, sans en attendre un service.

L'attitude contemplative permet un retour à l'être.

Pourtant, si l'art moderne s'est beaucoup ouvert à la dimension contemplative, comme d'autres cultures avant lui, je pense notamment à la calligraphie chinoise, l'art postmoderne s'en est éloigné. Nous vivons dans une époque où la revendication d'une pratique contemplative est devenue difficilement audible, d'une part pour ceux qui confondent art et divertissement, d'autre part pour ceux qui confondent art et éducation.

Distraction ?

Éducation ?

Contemplation (3<sup>ème</sup> voie)

Sur le terrain de la distraction, l'industrie culturelle inonde le marché de produits abrutissants, mais rentables pour les investisseurs. Cette industrie culturelle se fait passer pour artistique, un peu comme le hamburger se fait passer pour gastronomique. Elle encombre notre « vie de l'esprit » (Paul Valéry), tout en la nourrissant mal. La distraction possède une dimension de fuite ou de consolation qui n'a rien à voir avec l'être de l'art.

Mais la fonction éducative, non plus, n'a rien à voir avec l'être de l'art. La critique d'art et son commentaire peuvent déboucher sur de la pédagogie, mais dans un deuxième temps seulement, et qui a tendance à éclipser le temps de l'art lui-même dans une illusion que Jacques Rancière appelle le « mythe de l'efficacité pédagogique de l'art ». Je renvoie notamment à son livre *Le spectateur émancipé*.

De nos jours, on réclame volontiers que les artistes soient « engagés », l'écueil étant de transformer les artistes en ce qu'on appelle des communicants, laissant derrière eux des slogans plutôt que des œuvres, un peu comme dans la statuaire de propagande communiste, aussi lourde et kitch que de la mauvaise pub, où des combattants révolutionnaires brandissent le drapeau de la patrie.

Je n'ai rien contre l'engagement, je me considère moi-même, à ma petite échelle, comme un intellectuel engagé.

J'ai beaucoup d'estime pour les champs du savoir ; j'ai beaucoup d'estime pour la science ou pour le journalisme d'investigation, et plus encore pour la sociologie et la philosophie. Mais les enjeux de l'art se situent ailleurs selon moi. C'est ce que pointe la réponse célèbre de Pierre Soulages à un journaliste qui lui posait cette question classique qui agace les artistes : « Quel est le sens de votre peinture ? Quel est votre message ? »

« Si j'avais voulu dire quelque-chose, je l'aurais dit,  
je ne l'aurais pas peint. »

Pierre Soulages

Ce que nous signifie cette réplique, c'est que le peintre n'est pas un orateur,  
de même, le musicien n'est pas un orateur,  
le danseur n'est pas un orateur,  
le poète n'est pas un orateur.

Le champ de l'art, c'est le sensible.

Ce que les artistes produisent, c'est de la musicalité (pour le musicien), de la picturalité (pour le peintre), de la littérarité (pour l'écrivain poète), du mouvement (pour le danseur), et, chez chacun, l'élaboration de cette matérialité est ce qu'on appelle le style. Mais quand on ravale l'art à la fonction, celle de distraire ou d'éduquer, on a tendance à oublier le style. L'oubli du style me paraît symptomatique de l'oubli de l'être.

La chair de l'art, comme le disaient Barthes ou Merleau-Ponty, c'est le sensible, ce n'est pas l'intelligible. L'intelligible n'est pas forcément étranger à l'œuvre d'art, mais l'œuvre, dans sa matérialité, ne s'y réduit pas. Il y a une antériorité et un débordement du sensible sur l'intelligible dans le domaine de l'art, et c'est justement ce qui le caractérise, même dans l'art symbolique, même dans l'art sacré (c'est une évidence pour tous ceux qui sont émus par le requiem de Mozart, par exemple, quand bien même ils sont athées alors qu'il s'agit d'une messe).

Pourquoi est-ce que ce champ du sensible est si important ?

Il est important parce que le sensible de l'œuvre d'art opère un déplacement de notre désir, une sublimation disait Freud. Une œuvre d'art, quand elle réussit à nous toucher (ce n'est pas souvent le cas), opère sur le plan esthétique le même pouvoir qu'un visage sur le plan éthique : elle fait naître en nous le sentiment que ce qui nous fait face possède sa valeur en lui-même. Une valeur pour soi et non une valeur pour moi.

Ce qui nous fait face possède sa valeur en lui-même.

Dans l'esthétique comme dans l'éthique, ce qui nous fait face nous importe. Il y a ouverture à la dimension altruiste. Le tableau, la chorégraphie, le morceau de musique nous importent sur le plan esthétique, comme une personne, un animal ou un arbre nous importent sur le plan éthique. Nous désirons leur existence pour elle-même, en dehors de toute instrumentalisation, c'est-à-dire en dehors de notre petit intérêt égoïste.

Cette sublimation du désir est aussi une source de joie. L'arrachement au narcissisme est une source de joie.

Nous sommes aux antipodes de la société de consommation, qui, comme le disait Jean Baudrillard, opère une paupérisation de nos affects, et nous laisse perpétuellement insatisfaits.

Vous voyez que la contemplation n'est pas sans rapport avec notre prise de conscience écologique. Simplement, elle opère sur le plan des affects et non sur le plan du discours.

Mes photographies de glaces, pour en venir à mon travail, se présentent comme un défilé de visages, si vous me permettez cette allégorie. J'essaie de faire naître le sentiment que ces glaces ont leur valeur en elles-mêmes. J'essaie de faire naître en nous le désir de leur existence, et donc le désir de leur préservation. C'est là que la contemplation rejoint l'action. Lorsque la contemplation de ce qui nous fait face éveille en nous un sentiment éthique à son égard, la contemplation ne s'oppose pas à l'action. Au contraire, elle la motive. C'est parce que nous sommes sensibilisés à ce qui nous fait face que naît en nous le désir de le ménager, d'en prendre soin.

« Il faut bien commencer par aimer ce monde  
si l'on veut trouver la force pour le protéger. »

En rendant hommage à nos glaciers, j'espère avoir montré qu'ils sont bien plus que de simples indicateurs climatiques, qu'ils sont bien plus aussi que ce que nos économistes appellent des services écosystémiques. Nos glaciers ne se résument pas à des fonctions. La nature ne se résume pas à des fonctions.

L'émerveillement contemplatif nous incite à faire attention. Or, comme le remarque Yves Citton dans son livre *Pour une écologie de l'attention*, faire attention, c'est à la fois se rendre *attentifs* et *attentionnés*.

Attentifs et attentionnés

Je vous remercie pour votre attention.

\* \* \*

Pour aller plus loin, références et notes de lecture :

- Concernant la référence à Jacques Ellul, je renvoie au podcast radiophonique *Les nouveaux chemins de la connaissance*, sur France Culture, émission présentée par Adèle Van Reeth, épisode du 2 novembre 2015 : Jacques Ellul, « Exister, c'est résister » :  
« Le plus haut point de rupture envers la société technicienne, l'attitude vraiment révolutionnaire, serait l'attitude de contemplation, au lieu de l'agitation frénétique. La contemplation comble le vide de notre société de solitaires. L'art de la contemplation produit des objets mais les considère comme des signes et non comme des choses, des signes qui sont des points de départ vers la découverte d'une autre réalité. "J'écris vers la découverte" dit Octavio Paz. Parce que la contemplation est l'art d'une autre découverte que celles fournies par les sciences et les techniques, la contemplation restitue à l'homme sa dimension en épaisseur que la technique lui enlève, à l'objet sa réalité signifiante, à l'œuvre sa fonction de présence. La contemplation est la clé de la personnalité pour l'homme qui se veut aujourd'hui vivant. Et c'est à partir de l'attitude profonde de contemplation que l'action peut redevenir signifiante et guidée autrement que par les appareils et les objets. C'est dans cette attitude que l'homme peut se retrouver lui-même aujourd'hui. Si vous voulez être véritablement révolutionnaire *dans cette société*, – je ne prétends découvrir ici ni une valeur permanente ni une vérité éternelle, – soyez des contemplatifs. Alors, de là sortira la puissance de l'individu pour ébranler le système ».
- Pour la puissance du « visage » en tant qu'inspiration du sentiment éthique, je renvoie au petit livre d'Emmanuel Lévinas, *Humanisme de l'autre homme*, Biblio essais, Le livre de poche, 1987.
- Jacques Rancière, *Le spectateur émancipé* (La fabrique éditions, 2008) chapitre intitulé « Les paradoxes de l'art politique », notamment aux pages 58 et 59.  
À la page 61, Rancière écrit : « [...] l'efficacité de l'art ne consiste pas à transmettre des messages [...] Elle consiste d'abord en dispositions du corps [...]. »
- Concernant Roland Barthes, ses textes sur l'art sont innombrables. Je retiendrai notamment son livre *La chambre claire*, où il propose une distinction entre le *studium* (la relation studieuse au contenu de l'œuvre) et le *punctum* (la relation émotionnelle à ce qui dans l'œuvre vient me poindre et me troubler). Soit dit en passant, dans *Le spectateur émancipé*, Rancière revient sur cette distinction de Barthes avec laquelle il n'est pas tout-à-fait d'accord.
- Jean Baudrillard, *La société de consommation*, Éditions Denoël (1970), Folio Essais n° 35, notamment aux pages 85 et 89.

- Yves Citton, *Pour une écologie de l'attention*, Seuil, 2014.
- Dans l'entretien qui a suivi la conférence, j'ai parlé d'Umberto Eco. En voici la référence : Umberto Eco, *L'œuvre ouverte*, (1962) 1965 pour la traduction française aux éditions Pierres vives.

J'aime l'idée que l'œuvre d'art *ouvre* un monde.

Cela rejoint la remarque de Pierre Soulages lorsqu'il considérait que le fait de savoir où l'on va caractérise le travail de l'artisan, l'artiste étant au contraire voué à partir à l'aventure. Partir à l'aventure, c'est aussi ce que fait le spectateur. Il se fait ainsi en quelque sorte compagnon de route de l'auteur dans une expérimentation qui n'est pas figée dans l'univocité d'un message.

Mes deux références à Pierre Soulages ont été piquées dans de brefs articles de presse qui ne citaient pas leur source.

\* \* \*